

archéologie d'une région lagunaire

LE PAYS ÉOTHILÉ

Sur les Éothile, une thèse d'État prochaine, de H. Diabaté, apportera, pour une partie, des informations nouvelles. Cependant, les recherches accomplies dans les îles Éothile par l'institut d'Abidjan montrent bien quel considérable supplément d'informations, l'archéologie, dans un tel cas, apporte à l'histoire.

Alors que les enceintes de la région d'Agboville ont été découvertes par hasard et ne s'insèrent pas encore avec précision dans la trame historique (1), les sites de la lagune Aby peuvent eux, au contraire, être reconnus facilement grâce aux sources écrites et orales.

les données historiques

Lorsque, au XVII^e siècle, les puissances européennes construisaient et se disputaient forts et comptoirs sur la côte ouest africaine, c'est sur le rivage sud-est de l'actuelle Côte-d'Ivoire que les Français tentèrent de s'implanter. A ce choix présidaient plusieurs raisons :

- les rivalités entre Hollandais, Danois, Anglais, sur la côte immédiatement voisine de la Côte de

l'Or (Gold Coast) laissaient peu d'espoir d'y asseoir une implantation commerciale paisible ;

- grâce aux bonnes voies de communications que sont les lagunes qui s'articulent autour de la lagune Aby et de la rivière Bia, les Français pouvaient espérer détourner, au profit de leur nouveau comptoir, une partie des richesses (or, esclaves) qui s'acheminaient de la mine (Gold Coast) ;
- sur ce rivage parvenait déjà, d'ailleurs, mais en petite quantité, de l'or de la rivière Bia. L'absence d'un pouvoir traditionnel fort, la présence de plusieurs groupes ethniques plus ou moins rivaux, pouvaient permettre une implan-

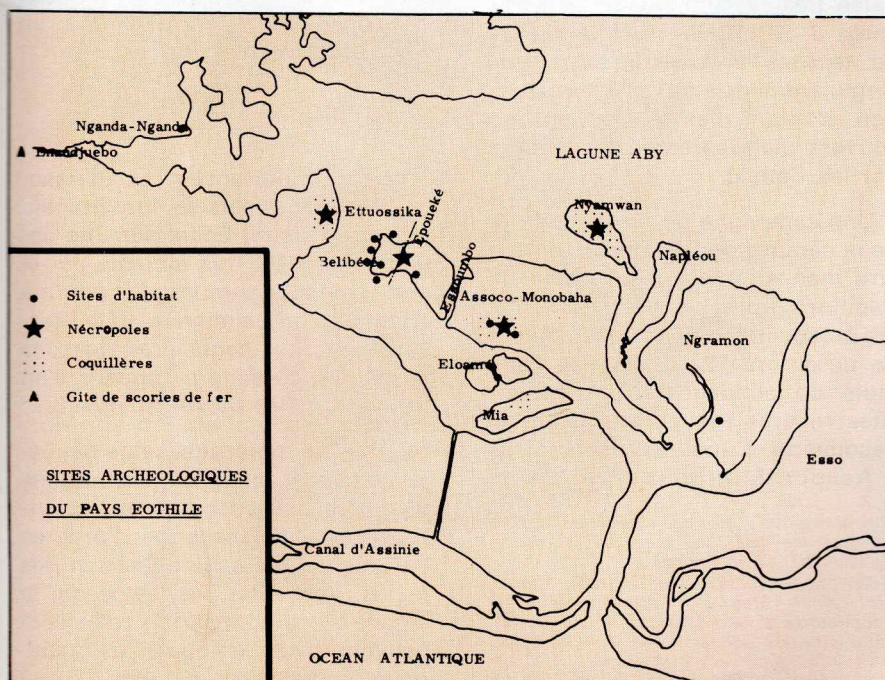
tation facile si l'action diplomatique était menée avec intelligence.

Pour matérialiser ces espoirs par la construction d'un fort, plusieurs expéditions furent dirigées vers la région d'Assinie, ce qui nous a valu une série de récits décrivant ses populations, donnant des aperçus sur les mouvements de populations récents et décrivant leur mode de vie (2).

Les projets avortèrent mais, un siècle et demi plus tard, c'est dans la même zone que les Français commencèrent leur implantation coloniale. Pour la deuxième moitié du XIX^e siècle nous possédons donc toute une série d'informations qui font défaut pour d'autres régions de la Côte-d'Ivoire, informations provenant de l'administration mais aussi d'études d'érudits (3).

Donc l'histoire de la région est relativement bien connue — mieux qu'ailleurs. De plus ces échanges économiques précoces ont dû laisser des traces matérielles, perles, pipes, céramique européenne, qui peuvent devenir de précieux « fossiles directeurs ». Un des problèmes majeurs de l'archéologie ivoirienne est en effet l'absence générale de tels objets connus par ailleurs qui permettent de situer la strate dans le temps.

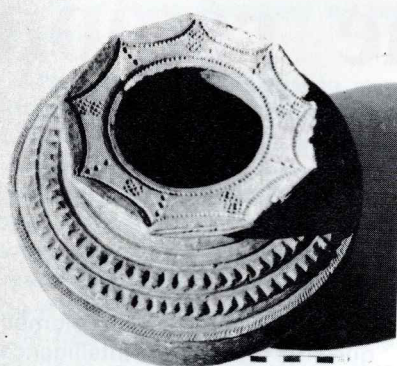
Des fouilles archéologiques dans cette zone lagunaire présentent donc — en plus de leur justification purement archéologique — un double intérêt : possibilité d'une critique des descriptions ethnographiques de voyageurs, possibilité d'une approche chronologique.



(1) Voir, dans le même numéro, l'article de B. Saison et J. Polet : *Fouilles archéologiques de La Séguié*.

(2) La plupart de ces textes sont réunis dans : Roussier P. : « L'établissement d'Issiny, 1687-1702 », « Voyages de Ducasse, Tibierge et d'Amon à la Côte de Guinée », publiés pour la première fois et suivis de la relation du voyage au royaume d'Issiny du P. Godefroy-Loyer. Paris 1935.

(3) Delafosse, Roussier.



Les poteries provenant des tombes de Nyamwa sont généralement d'une belle facture. Elles ont peut-être été façonnées spécialement pour la cérémonie de l'inhumation des ossements.

le peuplement actuel le contexte humain des fouilles archéologiques

Cependant les données des textes ne débouchent pas immédiatement sur l'identification des sites : la toponymie précise de la région n'a jamais été relevée et une prospection systématique y est particulièrement difficile : forêt dense, mangrove (4) sur le pourtour des îles sont de solides obstacles, infranchissables sans d'importants moyens matériels que nous n'avons pas encore.

Il faut donc avoir recours à la tradition orale — tradition orale du peuple eothilé qui s'affirme et que les textes reconnaissent être le plus ancien occupant parmi la mosaïque des peuples qui vivent actuellement dans cette région (5).

Les fouilles archéologiques se déroulent donc en liaison et en accord constants avec le peuple Eothilé, non seulement au niveau de la prospection mais pendant la fouille elle-même où les responsables religieux traditionnels interviennent quotidiennement pour que ce travail — sur des sites sacrés — ne prenne pas l'aspect d'une profanation. Cette collaboration toujours amicale nous a permis aussi d'interpréter plus facilement certaines données énigmatiques.

Les Eothilé, qui vivent actuellement presque exclusivement de la pêche, étaient déjà pêcheurs — les textes nous le disent — lors des premiers contacts avec les Européens et de l'arrivée des autres groupes ethniques. Leur activité économique centrée sur la lagune — ils avaient des maisons sur pilotis en bordure des îles — les a conduit à négliger leurs droits sur la terre, à être accueillants et généreux avec les peuples fuyant les convulsions liées à la naissance de l'État Ashanti. Cette générosité même donnera aux réfugiés les outils d'une puissance qui se retournera le plus souvent contre les Eothilé. Ces données d'histoire économique et politique ne seront que difficilement éclairées par l'archéologie mais elles importent dans la mesure où elles expliquent la répartition des différents sites rencontrés-subaquatiques, insulaires, autour de la lagune, sur le cordon littoral, mais aussi les types d'objets découverts en plus des objets locaux : européens (pipes, canons), locaux d'influence européenne (pipes, certaines perles) ou d'influence « akan ».

Il faut signaler ici que sur les îles et rivages de la lagune Aby, à côté ou sous ces sites historiques, les coquillères (Kjokkenmøddings) sont nombreuses. Ces vestiges, très fréquents en basse Côte-d'Ivoire proviennent d'habitats beaucoup plus anciens (6) : par la méthode du radiocarbone celle de Nyamwan a été datée très récemment de 24 ± 112 après J.-C. (7). Elles sont jonchées de tessons et compliquent donc singulièrement le travail de prospection, d'autant plus qu'elles ont été souvent utilisées comme cimetière par les Eothilé.

Une campagne de prospection et deux campagnes de fouilles ont pu être menées à bien. Le recueil de traditions propres à la localisation et les prospections ponctuelles datent de décembre 1973. En 1974 deux mois de sondages sur quelques sites repérés ont permis, outre la découverte d'une nécropole (celle d'Assoco-Monobaha), d'utiles

(4) Mangrove : formation végétale qui se fixe dans les baies aux eaux calmes où se déposent boues et limons.

(5) Agni, Essouma, Aboure, Eothile, Agoua.

(6) Cf. R. Mauny : Contribution à la connaissance de l'archéologie préhistorique et protohistorique ivoirienne, Annales de l'Université d'Abidjan, série I (Histoire), T. 1, 1972.

(7) Datation Ifan-Dakar.

comparaisons céramiques. En 1975 une brève campagne (2 semaines) nous permettait de repérer et de commencer la fouille d'une autre nécropole (celle de Nyamwan) qui s'est révélée être passionnante, fouille qui sera poursuivie cette année.

les structures

Les structures sont intégrées à deux sortes d'environnement :

- des zones marécageuses avec une végétation de mangrove ;
- des coquillères avec un couvert forestier reposant sur les sables blancs quaternaires.

Nous en avons retrouvé trois types.

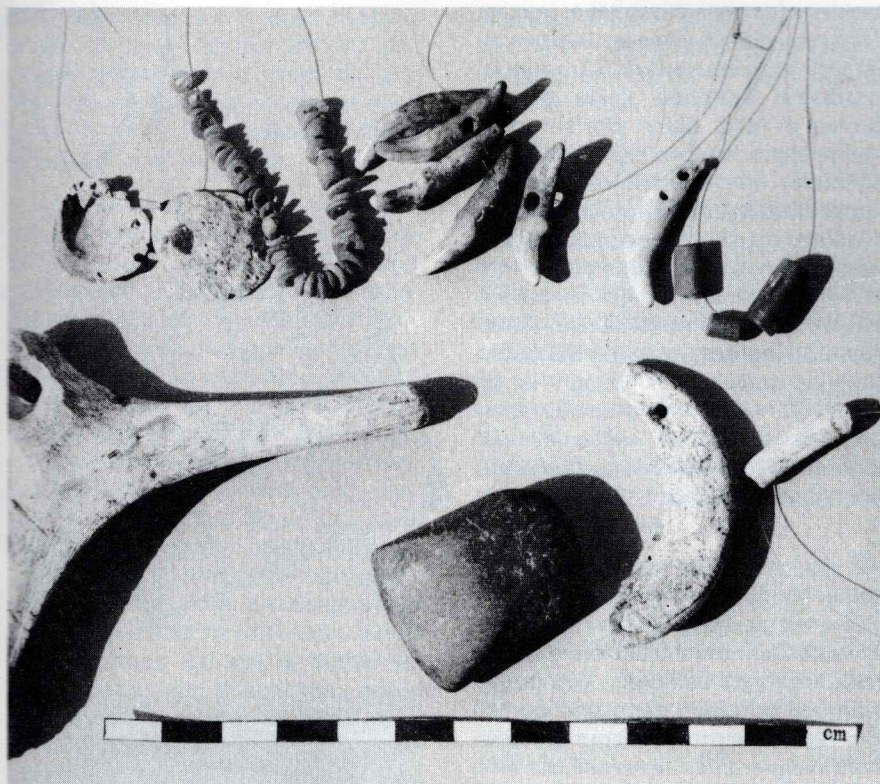
les structures d'habitat

Il en reste bien peu de choses. Les maisons étaient construites sur pilotis : les pointes de ces pilotis existent toujours, enfoncées dans la vase, au fond de l'eau, sur le rivage Ouest de Belibete. Ils ont été retrouvés aussi sur l'île d'Assoco-Monobaha, non plus sous l'eau mais à la base d'un tas d'ordures, dans de la boue qui en a assuré la conservation : la plupart étaient de simples petits troncs époutés mais l'un d'eux avait une section carrée aux faces lisses. D'après les textes, et encore maintenant, les murs des maisons étaient en bambou : on n'en retrouve bien sûr plus rien.

les tas d'ordures

Le plus important est celui d'Assoco-Monobaha mais sa stratigraphie n'est pas claire. Édifié sur une coquillière il a été très remanié par le creusement de tombes puis par une plantation de palmiers à huile : tessons liés aux coquillères, tessons modernes, tessons européens s'en trouvent mêlés inextricablement.

Dans l'île marécageuse de Bélibété certaines zones où les tessons sont très denses en surface pourraient être d'anciens tas d'ordures balayés par les eaux en saison des pluies : en effet les eaux de la lagune recouvrent parfois cette île et peuvent avoir emporté les matériaux légers, terre, os, etc.



A Nyamwan : pendeloques, perles, coquillages prophylactiques étaient jetés pêle-mêle dans la terre de comblement des tombes. Seules les tombes ont livré des pipes entières : elles sont toutes d'une facture très soignée.



les nécropoles

Ce sont les structures les plus intéressantes. Quatre sont connues, deux ont commencé à être fouillées :

- celle sur laquelle a été édifié le village actuel d'Ettu-Ossika n'a pu encore être étudiée. Selon la tradition c'est là qu'auraient été enterrés les simples pêcheurs Eothilé ;
- celle d'Epoueke, dans l'île de Bélibété est, toujours selon la tradition une nécropole royale. Les tombes, creusées dans un marécage ne peuvent être fouillées sans des moyens techniques que nous n'avons pas encore ;
- celle d'Assoco-Monobaha avait disparu de la mémoire collective. Les tombes ont été aménagées dans le tas d'ordures décrit précédemment : nous en avons trouvé quatre sur une surface de 54 m² (voir planche n° 2), dont les squelettes reposent au niveau d'affleurement des eaux de la lagune. Un seul squelette est complet (1), les trois autres abîmés. Il ne semble y avoir, autant que l'état des squelettes permette de le constater, ni position ni orientation préférentielles d'inhumation ;
- quant à celle de Nyamwan, c'est la plus passionnante, tant au point de vue de son organisation que du mobilier mis à jour. Ce sont les vieux Eothilé qui nous ont indiqué son emplacement exact (nous l'avions cherchée en vain en 1974), au pied et sur une grosse butte de coquillages (4 m de haut) où pousse « *Dracena Arborea* », plante réputée pour être immortelle, dans le centre de l'île.

Une première campagne, courte, n'a pas encore permis de comprendre les rites funéraires. Le niveau de creusement des fosses tombales est immédiatement sous la très faible couche d'humus. Ces fosses se repèrent très aisément lorsque leur creusement a atteint le sable blanc et que les coquilles de remblaiement se trouvent donc mêlées à ce sable, plus difficilement lorsque le creusement n'a pas été aussi profond : en effet une coquille n'est pas de couleur homogène, mais formée de lentilles, plus ou

moins mêlées de terre, juxtaposées, dont le désordre se confond aisément avec celui lié à un creusement.

La délimitation des tombes est facilitée par la présence d'os humains à tous les niveaux du trou de creusement. En effet, et nous touchons ici un problème non encore résolu, ces tombes riches en matériel, dont le fond contient des poteries en place ne renferment pas de squelette en connexion anatomique mais des ossements d'un ou plusieurs individus. Par exemple la tombe 1 contient deux crânes et une mâchoire ne s'adaptant sur aucun d'eux plus un squelette de nouveau-né complètement écrasé dans les matériaux de remplissage alors que, sur le fond, au milieu de poteries entières, nous n'avons trouvé qu'une vertèbre. Les tombes n'ont pas été violées : un collier d'une centaine de perles encore jointives malgré l'absence de cordon d'enfilage, trouvé à 30 cm au-dessus du fond, en apporte la preuve.

Le problème se complique encore par le fait que certains os — vertèbres, phalanges, côtes, os longs — sont de couleur verte, jamais les crânes. La seule explication que nous proposons pour l'instant est que — les cadavres pourrissant en surface — les os restaient blancs lorsqu'ils étaient soumis aux pluies ou verdissaient sous l'action de mousses lorsqu'ils étaient abrités. Crânes et mâchoires, qui ne sont jamais de cette couleur, devaient être traités différemment. La tombe, creusée après ce laps de temps ne pouvait recueillir que des os dispersés d'individus différents.

Seule la tombe 5 a quelques os en connexion : deux fémurs, s'enfonçant dans la paroi Sud, le bassin, quelques vertèbres et leurs côtes, mais pas de crâne. Tous ces os sont blancs, sauf une phalange entourée d'un anneau de cuivre trouvée entre les cuisses.

les objets

Le matériel est abondant mais souvent très fragmenté. Seules les tombes ont livré des objets de céramique complets.

• Les objets utilitaires de fabrication européenne n'ont été trouvés

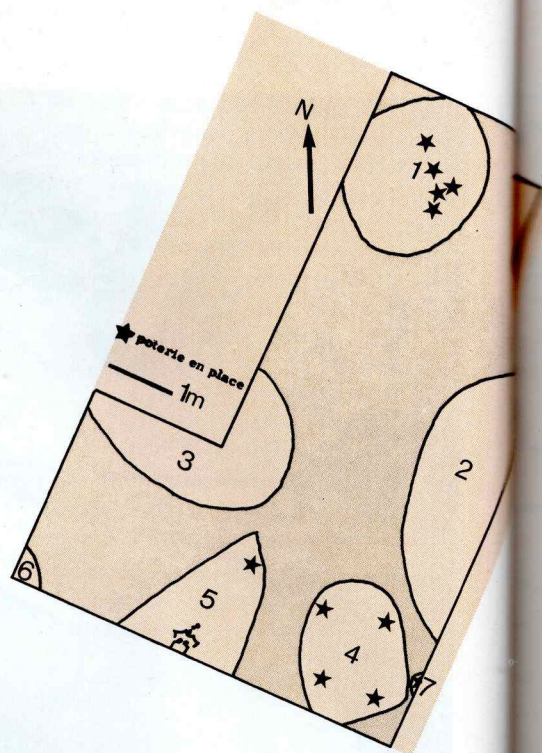
que dans les sites d'habitat et les tas d'ordures, jamais dans les tombes. Il s'agit le plus souvent de céramique commune émaillée verte et de faïence à fond blanc portant des motifs bleus. Autres types d'objets utilitaires, une cuillère en étain à manche hexagonal et une petite clef en alliage de cuivre. Les plus spectaculaires sont deux canons de marine en fer, qui étaient déjà en partie visibles avant la fouille, dans la zone d'habitat marécageuse de Bélibété. Nous les datons pour l'instant de la fin du XVII^e siècle. Les plus courants sont les perles de verre et les fragments de pipes à long tuyau en céramique blanche.

• La céramique locale est très variée. Nous ne parlerons pas ici de la céramique des coquillères dont la diversité des décors est étonnante. Nous avons dû l'étudier — en pratiquant un sondage dans une partie non réutilisée de la coquillère de Nyamwan — pour pouvoir, par élimination, isoler la céramique éothilé. Rappelons qu'en effet, sur la plupart des sites archéologiquement exploitables (non marécageux) les deux séries sont mêlées.

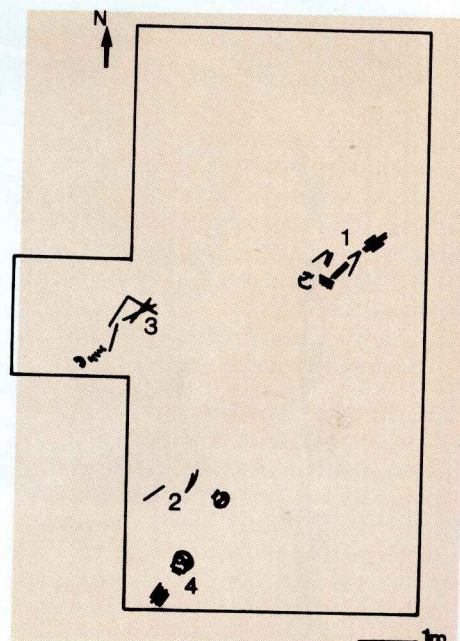
Reste donc la céramique « moderne ». Sa cuisson dans des feux de plein air lui donne une couleur oscillant entre le gris et le marron clair. Sa pâte est souvent sableuse. Elle n'est pas toujours engobée mais, et cela est surtout vrai à Nyamwan, des poteries non engobées peuvent être d'une belle facture et avoir subi un polissage soigné.

Les sites d'habitat n'ont livré aucune poterie entière mais les tessons recueillis sont homogènes quant aux types de décors et aux pâtes : des fragments de formes fermées à bord simple avec un décor incisé, parfois découpé. Les pipes ont le plus souvent une tuyère dont l'extrémité et l'embase sont polylobées.

L'intérêt des nécropoles, quant au matériel, est de livrer souvent des objets entiers ou aisément reconstituables. On retrouve à Nyamwan les mêmes vases de forme fermée décorés d'incisions traînées que sur les sites d'habitat mais il s'en ajoute beaucoup d'autres très élaborés dans la forme et l'ornementation : par exemple ce vase — en place au



A Assoco Towobaha, les bijoux, comme ce bracelet, étaient portés par le défunt. Ci-dessous : sépulture d'Anves. Ci-dessus : nécropole de Nyamurun.



fond de la tombe 1 — dont l'épaule porte un décor profondément découpé tandis que le marli du col, dont le pourtour est coupé en neuf pans, a sa surface ponctuée d'impressions et d'incisions.

Actuellement, un seul exemple (mais la série statistique est encore faible) porte des traces évidentes d'utilisation domestique. De plus ces poteries sont souvent très fragiles, beaucoup plus que les tessons issus des autres sites. Leur couleur dominante est un marron très clair mais quelques-unes sont d'un rouge vif. Ces dernières sont extrêmement friables, très mal cuites. Leur couleur s'explique non pas par une cuisson oxydante, mais par la conjonction d'une basse température du foyer lors de la fabrication et d'une argile très ferrugineuse. Leur fragilité, mais en même temps la richesse de leur décoration, nous conduisent à penser qu'elles n'étaient pas utilitaires, qu'elles étaient fabriquées spécialement pour l'inhumation et ne réclamaient donc pas une cuisson parfaite. Ici encore nous ne pourrions vérifier ces hypothèses qu'après une fouille systématique et des sites d'habitat et des nécropoles.

Dans l'une des tombes étudiées à Nyamwan nous avons recueilli cinq pipes. Elles ont été utilisées mais sont, ici aussi, de formes différentes de celles des autres sites. Elles sont toutes d'une fabrication très soignée aussi bien par la finesse du décor que par le traitement des surfaces et nous nous posons pour elles les mêmes questions que pour les vases funéraires.

Aussi bien les tombes de l'île de Nyamwan que celles de l'île d'Asso-Monobaha contiennent des objets de parure. Ceux de la seconde — où les os des squelettes sont en connexion — sont sur le corps lui-même alors que ceux de la première sont dispersés dans toute l'épaisseur des fosses funéraires, à l'image des ossements eux-mêmes.

A Assoco-Monobaha ce sont surtout des perles de verre bleu rayé longitudinalement de rouge, perles trouvées au niveau des cheveux, du genou ou en collier avec une pendoque centrale en or. Mais l'un des morts avait été paré de bracelets de cuivre et d'ivoire au bras droit, de fer au bras gauche, de perles dans les

cheveux avant d'être enroulé dans une natte — dont nous avons retrouvé quelques fibres — puis enterré dans la boue.

A Nyamwan, seules les bagues sont « en place » autour des phalanges. Les bracelets de cuivre ou de perles, les pendentifs, les petites haches polies ont été jetés pêle-mêle pendant le comblement de la fosse. La plupart des bracelets de cuivre avaient été auparavant brisés en deux volontairement, les autres sont composés de dizaines de perles de verre bleu sphériques ou discoïdes en encadrant d'autres plus grosses en verre aussi, ou des perles tubulaires en os.

Des canines dont la racine est percée de un à trois trous servaient — selon les Eothilé — dans les opérations de divination. De petits coquillages marins, rougeâtres, percés, sont peut-être aussi des objets de parure mais auraient eu surtout comme but — d'après la tradition orale — d'effrayer les pilleurs de tombes éventuels grâce au pouvoir qu'on leur prêtait.

Nous n'avons trouvé aucune explication encore à la présence de minuscules haches polies en schiste vert ou à celle, au fond de l'une des tombes d'un morceau de planche entouré de crampons de fer...

en conclusion

A ce stade de la recherche la confrontation entre les différentes sources est encore peu éclairante. Nous avons pu bien sûr confirmer l'existence d'échanges avec l'Europe mais, en définitive, nous avons surtout mis au jour de nouveaux problèmes.

La tradition orale éothilé a souvent été vérifiée — de manière éclatante en ce qui concerne Nyamwan — mais aussi fréquemment « prise en défaut ». Les rites d'inhumation de celle-ci ont plongé dans la même perplexité, archéologue et Eothilé. De même il a fallu découvrir plusieurs tombes à Assoco-Monobaha avant que les traditionnistes n'admettent que nous avions bien à faire à une nécropole : dans la mesure où celle-ci était ignorée de la tradition elle ne devait pas exister.

Les Eothilé disent être « nés de la lagune », avoir toujours vécu dans ces îles. Or, pipes et perles de verre ont été trouvées à tous les niveaux des sites d'habitat et dans les tombes de Nyamwan. Dans l'état actuel de nos connaissances archéologiques la présence de pipes ne nous autorise pas à faire remonter ces sites avant le XVII^e siècle. Cependant nos fouilles ne concernent qu'une très petite partie des sites connus ; les plus anciens sont peut-être ailleurs. Les coquillères sont bien sûr beaucoup plus anciennes et, bien que la tradition éothilé se les approprie, rien ne nous permet pour l'instant d'affirmer une continuité, une parenté, entre le matériel de celles-ci et celui des sites « modernes ». Dans cette région où les peuples se sont entremêlés le rattachement des cultures découvertes à une ethnie particulière est un problème épineux. Les pêcheurs éothilé ont toujours travaillé avec des filets, des pièges, jamais avec des hameçons. Ces outils ont bien sûr disparu et, avec eux, un moyen d'« attribution » des sites en fonction des modes de production qui nous sont connus par textes et traditions. Les restes de poissons trouvés dans les tas d'ordures ne prouvent rien : ce poisson a pu être pêché ou échangé sur ces marchés régionaux dont nous parlent les textes.

Une certitude : ces sociétés ne sont pas fermées sur elles-mêmes et il est vraisemblable que des échanges de technologies ont eu lieu au même titre que les échanges commerciaux. Vouloir donc attribuer tel type de céramique à tel peuple est illusoire. Des technologies identiques peuvent faire partie intégrante de sociétés très différentes quant à leur langue et à leur structure : le monde contemporain en est une bonne illustration. Assoco et Bélibété dont les séries céramiques sont identiques n'ont peut-être pas été habitées par les mêmes peuples.

Seules la multiplication des fouilles, la constitution de séries statistiques importantes autorisant un affinement de l'analyse permettront de dégager des différences significatives, d'évaluer l'importance relative de tel ou tel trait culturel sur chacun des sites.

J. POLET.